

Agnès Brot

avec la participation de Luc Steinmetz

# Jean Lèques

humble habitant de la Vallée du Tir, à Nouméa

Agnès Brot

# Jean Lèques

humble habitant de la Vallée du Tir, à Nouméa

## Sommaire

### **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 14 illustrations - 51 notes de bas de page - Environ 462 pages au format Ebook.  
Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b>Préface.....</b>	<b>6</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>10</b>
« Fifi appartient à Nouméa » .....	10
Nos entretiens.....	12
Remerciements.....	13
<b>Enfance, jeunesse et racines.....</b>	<b>14</b>
Mes ascendants.....	14
La Vallée du Tir.....	16
Mes parents.....	19
Ma scolarité.....	22
Les Américains.....	24
Goyetta.....	28
<u>Mes études à Grenoble.....</u>	<u>33</u>
<u>Mon service militaire.....</u>	<u>35</u>
<u>Chrétien depuis toujours.....</u>	<u>36</u>
<u>Patriote de père en fils.....</u>	<u>37</u>
<u>Calédonien de Nouméa.....</u>	<u>39</u>
<u>Mon amour de la France.....</u>	<u>40</u>
<b><u>Mon entrée en politique.....</u></b>	<b><u>42</u></b>
<u>Ma ligne de vie.....</u>	<u>42</u>
<u>Ceux qui m'ont inspiré.....</u>	<u>43</u>
<u>L'Union Calédonienne (UC).....</u>	<u>46</u>
<u>L'association Logicoop.....</u>	<u>50</u>
<u>Élu à l'Assemblée territoriale.....</u>	<u>51</u>
<u>Le Mouvement Libéral Calédonien (MLC).....</u>	<u>52</u>
<u>Le Rassemblement pour la Calédonie dans la République (RPCR).....</u>	<u>59</u>
<b><u>Ma famille.....</u></b>	<b><u>61</u></b>
<b><u>L'enseignement libre.....</u></b>	<b><u>64</u></b>
<b><u>Des moments difficiles.....</u></b>	<b><u>66</u></b>

<b>Chrétien en politique.....</b>	<b>69</b>
<b>Des statuts jusqu'aux Événements.....</b>	<b>75</b>
La valse des statuts.....	75
Mitterrand.....	82
Mes liens avec les hommes politiques de Métropole.....	83
Le monde mélanésien.....	85
<b>La revendication d'indépendance.....</b>	<b>88</b>
Le nickel.....	88
Mélanésie 2000.....	92
Les Foulards rouges.....	93
Le début des Événements.....	94
Nainville-les-Roches.....	95
<b>La période des Événements.....</b>	<b>98</b>
1984.....	98
Le plan Pisani.....	104
La valse des hauts-commissaires.....	105
Chirac aux commandes.....	107
Le drame d'Ouvéa.....	108
La mission du dialogue.....	109
De Matignon à Oudinot.....	111
<b>L'assassinat de Jean-Marie Tjibaou.....</b>	<b>117</b>
<b>La mairie.....</b>	<b>118</b>
Vingt-huit ans de mandat.....	118
L'Australie.....	130
Les autres jumelages.....	131
Mon bilan.....	132
Mon départ.....	133
Maire honoraire.....	135
Ma conception du métier de maire.....	136
<b>La mise en place de l'accord de Nouméa.....</b>	<b>139</b>
<b>L'avenir.....</b>	<b>145</b>
<b>La mort.....</b>	<b>148</b>
<b>Remerciements.....</b>	<b>149</b>
<b>Postface.....</b>	<b>150</b>
<b>Annexe 1 : Discours du 24 avril 1993.....</b>	<b>151</b>
<b>Annexe 2 : Chronologie de la vie publique de Jean Lèques.....</b>	<b>154</b>

© 2018 – Editions Humanis – Agnès Brot.

Tous droits réservés – Reproduction interdite  
sans autorisation de l'éditeur et des auteurs.

Image de couverture : Éric Dell'Erba

ISBN version imprimée : 979-10-219-0339-5

ISBN versions numériques : 979-10-219-0340-1

« Quelle belle chose que le jugement joint aux cheveux blancs  
Et, pour les anciens, de connaître le conseil !  
Quelle belle chose que la sagesse chez les vieillards  
Et chez les grands du monde, une pensée réfléchie !  
La couronne des vieillards, c'est une riche expérience,  
Leur fierté, c'est la crainte du Seigneur. »

*Bible de Jérusalem — Si, 25, 4-6*

## Du même auteur

*Edmond Michelet. Nous avons cru à l'amour* ; Le Livre ouvert, 2003.

*Héroïnes de Dieu. L'épopée des religieuses missionnaires au XIX<sup>e</sup> siècle* (avec Guillemette de la Borie) ; Presses de la Renaissance, 2011 – Artège poche, 2016.

*À la recherche d'Edmond Michelet. D'après les souvenirs de sa fille aînée* ; Le Passeur, 2014.

*Giorgio La Pira. Un mystique en politique (1904-1977)* ; Desclée de Brouwer, 2016.

### **À paraître :**

*Auguste Marceau, 1806 – 1851, le missionnaire des missionnaires* ; Saint-Léger Éditions.



Jean Jèques et son épouse Évelyne, dans leur maison de la Vallée du Tir.

*Photo : Éric Dell'Erba.*

# Préface

*Ce que je sais de Jean Lèques*

Tous les Bretons connaissent l'importance des phares. Quand ils sont placés à l'entrée d'un port, ils signalent aux bateaux la route la plus sûre pour venir s'y réfugier. Quand ils sont isolés en pleine mer, posés sur des cailloux massacrés par les déferlantes, ils alertent sur la dangerosité d'une zone. Et dans tous les cas, comme l'affirmait Éric Tabarly « ils sont là pour dire aux marins où ils sont ».

Vu de l'Hexagone, c'est aujourd'hui la fonction irremplaçable qu'occupe Jean Lèques. Comme ces géants de pierre continuellement exposés aux intempéries, il balise la route de ceux qui ont choisi de s'intéresser à la Nouvelle-Calédonie. Inlassablement, avec la rigueur et l'abnégation de ces moines bénédictins qui furent les premiers occupants de bien des phares finistériens, il éclaire et guide les marins curieux ou prudents. Grâce à lui, bien des équipages ont ainsi évité de se fracasser sur les nombreux récifs de la vie politique calédonienne. D'autres, plus téméraires et ayant ignoré ses lumières ont rapidement sombré dans la puissance des vagues qui submergent régulièrement l'hémicycle du boulevard Vauban.

Ainsi est Jean Lèques. Sentinelle solitaire ancrée sur son rocher de la Vallée du Tir, il occupe une place essentielle en allumant les feux qui illuminent les sinueux dédales irriguant la vie publique de son Territoire. Mais que l'on ne s'y trompe pas. L'homme est trop respectueux des autres pour s'arroger d'autres fonctions que celle d'inlassable vigie. Comme les phares, il attire l'attention, il dessine un chemin, il révèle un danger, mais il ne conduit pas le navire. Et s'il est probablement triste de constater des naufrages, il considère qu'il n'en porte évidemment aucune responsabilité.

Il sait, en effet, tout de Nouméa et a réellement plus d'ambition pour son Territoire que pour sa personne. Voilà pourquoi sa mémoire n'est pas un mausolée clos qui attendrait notre visite, mais une bibliothèque vivante qu'il met à notre disposition. Assis sur son canapé, avec cette tranquillité affichée devenue sa marque de fabrique, dominant son sujet comme personne, il vous propose son déchiffrement des stratégies engagées et qui ont retenu son attention avec virtuosité et, finalement, une simplicité rassurante.

Sans précipitation, mais avec une farouche envie de vous expliquer l'indicible, il se fait messager et médiateur. À lui seul, comme le lecteur pourra le découvrir dans cet ouvrage dont Agnès Brot doit être légitimement félicitée, il est un dialogue entre le présent et le passé, dans le va-et-vient d'un temps à l'autre.

Il vous rappelle avec courtoisie que, sans mémoire, tout semble nouveau, n'hésitant pas à vous lire les retournements d'alliance du moment à l'aune de celui qui vit en 1982 la composition d'un gouvernement dont Jean-Marie Tjibaou fut le vice-président, grâce à l'appui d'un parti charnière de l'époque, la Fédération pour une Nouvelle Société Calédonienne (FNSC)<sup>1</sup>. Ou encore quand, en 1999, le Rassemblement (RPCR), perdant la majorité au congrès — alors qu'il l'avait aisément conservé en province Sud —, dut composer avec les quatre élus de la Fédération des Comités de Coordination Indépendantistes (FCCI), petit parti indépendantiste présidé par Léopold Jorédié, ex-président de la province Nord.

Grâce à son récit, vous défilez derrière des anciens combattants, avec vingt mille personnes, au centre de Nouméa, le 11 novembre 1981, participant ainsi à la démonstration de

---

<sup>1</sup> NDE : dans l'ensemble de l'ouvrage, par souci de clarté, nous avons fait le choix de faire figurer les majuscules dans les intitulés des partis politiques que les Calédoniens ont l'habitude de désigner par leur sigle.

force la plus importante jamais vue dans l'île. Issus des communautés européennes, wallisienne, vietnamienne, et défilant, ces manifestants voulaient — déjà — puissamment témoigner de leur attachement au maintien du Territoire dans la République française, alors que le secrétaire général de l'Union Calédonienne, Pierre Declerq, venait d'être assassiné et que les indépendantistes dressaient des barrages routiers. Et vous découvrez alors les tempéraments intrépides de Roger Laroque et de Jacques Lafleur qui revendiquaient de prendre la tête de rassemblements parfois interdits, allant jusqu'à défier les forces de l'ordre et à faire face aux grenades lacrymogènes...

Vous apprenez la guérilla que mena, en 1999, le même Jacques Lafleur, à partir de la province Sud, contre le premier gouvernement collégial installé après l'accord de Nouméa, que présidait Jean Lèques. Il s'agissait déjà de la place des provinces dans le dispositif institutionnel, et la cacophonie qui en résulta fut aussi incompréhensible pour les militants du Rassemblement que pour la population en général !

Vous arpentez sa galerie des portraits, au hasard de souvenirs parfois empreints de nostalgie. Reprennent ainsi vie Maurice Lenormand, Maurice Nénou, Armand Ohlen ou Rock Pidjot. Tous dépeints avec sincérité, sans jamais de mesquinerie et — heureusement pour l'observateur avide de connaissances — toujours sans complaisance.

Cet alchimiste du creuset de l'histoire contemporaine qu'est devenu Jean Lèques préfère en effet s'affirmer, quand trop d'élus calédoniens ne se définissent qu'en s'opposant. Croyant profondément au pouvoir du verbe, il est convaincu que lorsque l'on se parle, on ne s'entretue pas. Il n'entend rien aux partitions machiavéliques, il se veut essentiellement un bâtisseur, car l'histoire lui a appris que l'intransigeance et l'affrontement conduisent à une impasse, tandis que la paix fait la grandeur, efface les faiblesses et défie le temps.

C'est pourquoi il est, sans conteste, l'un des pacificateurs indispensables à ce Territoire. Il faut donc être attentif à sa sagesse et s'inquiéter quand il vous fait partager ses craintes devant les conflits artificiels et pourtant inextricables qui émaillent avec une régularité consternante le quotidien de la confrontation politique locale. Rien ne semble l'exaspérer plus que la légèreté qu'il pressent dans le comportement de plusieurs élus.

Dans les temps anciens, les gardiens du temple protégeaient les grands prêtres de la foule et leur donnaient ainsi l'assurance de pouvoir exécuter leur mission avec indépendance, y compris lorsque les oiseaux étaient de mauvais augure ! Aujourd'hui, nos sociétés croient moins au sacré, mais cela ne veut pas dire qu'elles soient devenues raisonnables au sens où la raison les commanderait à tout instant.

Et à Nouméa, démonstration en est faite par les soubresauts récurrents qu'enregistre l'application du principe de collégialité, pourtant fondement du processus ouvert en 1998. Sa logique consensuelle et démocratique reposait, de fait, sur un apaisement des mœurs politiques, garanti par l'équilibre institutionnel de la Nouvelle-Calédonie.

Ainsi, le gouvernement composé doit-il être élu à la représentation proportionnelle par le Congrès, afin de représenter en son sein toutes les communautés et tous les partis politiques. Cette originalité préservait ainsi les droits des minorités et assurait la participation des « loyalistes » et des « indépendantistes » à la gestion des affaires gouvernementales. C'était un pari sur la maturité politique qui devait permettre de surmonter les inévitables moments de doute ou de découragement. C'était aussi une audace qui correspondait parfaitement à l'esprit de compromis qui animait les signataires de l'accord de Nouméa et qui renvoyait à la recherche inlassable du consensus océanien.

Las, les logiques de compétition politique — néanmoins naturelles et légitimes en démocratie — prirent parfois le pas sur le fonctionnement collégial du gouvernement calédonien.

On le vit, par exemple, en 2011, quand il fallut se résoudre à solliciter l'intervention du législateur organique pour rétablir la stabilité institutionnelle. Ou encore, récemment, en

2017, quand trois mois s'écoulèrent entre la démission du 14<sup>e</sup> gouvernement et l'élection du 15<sup>e</sup>.

À chaque reprise, Jean Lèques avertissait ses interlocuteurs. Il savait par expérience qu'en Calédonie, il est presque impossible de ne pas être compliqué dans une vie politique souvent tordue. Ici, plus qu'ailleurs, on suppute vos calculs, on suspecte votre perfidie et, par construction, on anticipe vos prochaines trahisons. Et on finit évidemment par perdre son temps dans de stériles escarmouches et par dénicher des conflits aussi insolites qu'inutiles. Aussi, infatigablement, il mettait en garde des esprits prompts à s'échauffer, en appelant à une lecture commune du présent, pouvant solidement fonder un avenir partagé.

Heureusement, les tempêtes ne durent jamais longtemps et, sur le long terme, ces institutions profondément novatrices mises en place par l'Accord ont globalement fonctionné de façon satisfaisante. Elles ont ainsi — et ce n'est pas le moindre de leurs mérites — mis en lumière la capacité respective de toutes les sensibilités politiques à travailler et à gouverner ensemble au service de la population.

La place de l'État est aussi l'une de ses préoccupations constantes, et son regard est encore unique. En Métropole, le fait que l'État soit signataire de l'Accord est régulièrement interprété comme une simple responsabilité notariale. Beaucoup considèrent en effet qu'il ne lui appartient pas de se mêler du débat politique et que son seul rôle est d'assurer que les conditions du dialogue sont réunies et sincères, et de garantir que la volonté des Calédoniens qui vont se prononcer soit incontestable et incontestée. C'est ainsi, en se montrant respectueux de chaque partie et attentif à ses interrogations ou à ses craintes, qu'il serait garant de la communauté de destin qui se construit dans l'archipel.

Jean Lèques sait qu'il faut laisser à l'histoire le temps de se faire, mais ne perd jamais une occasion de dissiper cette approche. Et en l'espèce, s'il est modéré, c'est avec une détermination d'airain, et s'il est nuancé, c'est pour conclure fermement. Opiniâtre au point que parfois affleure l'obstination, il insiste sur le fait que, s'il a sa part de responsabilité dans les erreurs passées, l'État a fortement contribué, en 1988, lors de la signature des accords de Matignon-Oudinot, et en 1998, avec l'accord de Nouméa, à dégager des solutions conciliant les points de vue et les intérêts de chacun. Et même si, pas à pas, s'est posément renforcée la capacité des institutions calédoniennes à exercer le pouvoir au point d'en être irréversible, sans le rôle essentiel et indispensable de l'État, la Nouvelle-Calédonie n'aurait jamais pu emprunter la voie étroite et souvent escarpée qui s'ouvrait devant elle.

Aussi plaide-t-il pour que l'État soit à la fois partenaire et aiguillon, aidant les élus à bien comprendre les aspirations de l'autre, cernant les divergences et recherchant les convergences. Partenaire, parce qu'il ne peut pas rester indifférent. Aiguillon, car s'il se doit naturellement d'observer une attitude d'impartialité dans le débat public, sa neutralité doit être active, en s'employant à favoriser la concertation, à surmonter les blocages, à consolider l'acquis. L'État a d'ailleurs montré, au fil des transferts de compétences, qu'il savait adapter sa présence et son organisation afin de pouvoir exercer pleinement ses missions, tout en veillant à accompagner les institutions de la Nouvelle-Calédonie dans la voie de l'émancipation.

Pour préserver le chemin du dialogue, il faut savoir donner, pardonner et ne jamais abandonner. Pour Jean Lèques qui a pu mesurer le prix de l'unité et de la sagesse, le seul choix qui vaille est celui de la confiance, dans le respect de la dignité et de l'identité de chacun. Et une fois de plus, grâce à son érudition rarement prise en défaut et à une curiosité implacable, combattant au profit de l'intérêt général le temps qui coule dans la mémoire des hommes et finit par user lentement les souvenirs, il donne raison à Salluste, l'historien romain qui affirmait que « de tous les travaux de l'esprit, aucun n'apporte un plus grand fruit que la mémoire des choses passées ». L'histoire n'est pas faite pour attiser les souffrances ou aviver les plaies, et la mémoire permet que des leçons soient tirées et que l'avenir soit préparé.

La grandeur ne tient pas à la taille. Elle vient du rayonnement de l'homme qu'elle habite. Aussi, un échange avec Jean Lèques est-il toujours bénéfique. Il sait se montrer accueillant

dans sa maison qui est, à son image, d'une simplicité naturelle. La courtoisie semble son seul maître et la disponibilité sa seule loi. L'esprit aux aguets, sa curiosité ne se désaltère pas avec le temps qui passe, les illusions inévitablement envolées, les espoirs nécessairement déçus et les bonheurs heureusement rencontrés.

Les faits et les idées font plus que jamais son bonheur. Chaque chapitre de ce livre le montre, il vieillit sans changer. C'est pourquoi j'ai toujours trouvé qu'il répondait à la définition antique du Sage.

Jean-Jacques Urvoas

Garde des Sceaux, ministre de la Justice (2016-2017)

Président de la commission des lois de l'Assemblée nationale (2012-2017)

# Introduction

## « Fifi appartient à Nouméa »

Nombreux sont les Calédoniens, et plus encore les Nouméens, pour lesquels le nom de Jean Lèques est indéfectiblement lié à celui de la ville de Nouméa. En effet, il en fut le maire durant vingt-huit ans, de janvier 1986 à mars 2014, et il en est, depuis le 5 avril 2014, maire honoraire, titre qui le comble, car il y voit la reconnaissance du travail accompli. De même, le maire honoraire de Nouméa est comblé par son élévation à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur par le président de la République Emmanuel Macron, le 5 mai 2018. Lors de la cérémonie dans les salons du haut-commissariat, Jean Lèques a tenu à affirmer qu'il recevait cette distinction au nom de tous les Calédoniens.

« Fifi appartient à Nouméa », dit fort justement l'un de ses anciens collaborateurs, employant affectueusement le surnom évocateur donné à Jean Lèques par ses camarades de classe vers la fin des années trente, et qui lui est resté. Jean Lèques appartient à Nouméa, c'est vrai, mais il appartient aussi à la Nouvelle-Calédonie tout entière. Elle fut et demeure pour lui l'objet d'un amour passionné auquel il continue de consacrer une grande partie de sa vie et de sa réflexion.

Il semble donc juste de faire partager à tous ceux qui aiment et s'intéressent à l'histoire et à l'avenir de la Calédonie, la pensée et les souvenirs de l'un des hommes qui est, ainsi que me l'a fait remarquer Philippe Gomès, « le dernier géant de la politique calédonienne qui a vécu les cinquante dernières années, le seul dinosaure à ne pas avoir été *dézingué* par Jacques Lafleur ». Pour Paul Néaoutyine, président de la province Nord, « Jean Lèques mérite d'occuper la place qui lui revient dans l'évolution récente de la Nouvelle-Calédonie ».

Mais quelle est cette place ?

Sans doute celle du plus « métropolitain », du plus paradoxal et du plus « permanent » des personnages qui ont fait la politique et l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, du début des années soixante jusqu'à aujourd'hui.

Modéré dans son verbe, ses propos, ses jugements et son élocution ; cultivé dans ses discours nourris de l'histoire de France et de sa politique républicaine ; fin connaisseur de la politique des États-Unis, fidèle à sa famille, à ses amis, à ses engagements politiques centristes, gaullistes, « Lafleur-compatibles », puis « RPCR » et « CE-compatibles » ; compréhensible par les responsables politiques français, audible par les Calédoniens, calme dans un marigot de figures excessives, parfois hystériques, toujours changeantes, souvent fuyantes et insaisissables ; honnête à l'ancienne, dans une société politique qui le paraît peu ; rigoureux et pointilleux dans une ambiance de cris, de hurlements et de caricatures : tel me paraît le positionnement singulier, constant, rassurant, insubmersible, inévitable, incomparable et donc fascinant de l'unique et quasi éternel Jean Lèques dans le paysage de l'étincelante Calédonie !

Depuis sa première élection, en 1967, à l'Assemblée territoriale, jusqu'à son retrait de la vie publique en avril 2014, Jean Lèques a été et demeure, en effet, à la fois un grand témoin et un acteur important de la vie publique calédonienne. Aujourd'hui, il est encore consulté, rançon de sa réputation de sage, de modéré. Cette modération a pu le desservir, mais il la revendique comme sa marque de fabrique : Jean Lèques serait-il donc né « centriste » ?

Le maire honoraire de Nouméa est, par ailleurs, doté d'une mémoire prodigieuse, reconnue par tous. Certains l'ont qualifiée en ma présence, de manière un peu familière, de « véritable disque dur », qu'il aurait été regrettable de ne pas solliciter. Peut-on le définir comme un bourgeois nouméen, attaché à la Vallée du Tir comme une moule à son rocher ? comme un Calédonien engagé en politique en raison de sa foi chrétienne assumée sans complexes ? ou

comme un ancien notaire qui a gardé de sa fonction l'allure sage et un peu surannée des notables d'autrefois ? Est-il un paisible père de famille prévoyant et organisé, champion du « au-cas-où », par ailleurs grand connaisseur des États-Unis, admirateur de Raymond Barre, et d'hommes politiques de la IV<sup>e</sup> République oubliés de tous ? Est-il enfin l'ancien maire de Nouméa, qui, n'arrivant pas à se détacher de ce contact humain qui l'a si longtemps motivé, continue à arpenter la rue de l'Alma le samedi matin en apostrophant les passants avec son célèbre « Alors, comment ça va, ça va ? » et sa poignée de main chaleureuse et rapide ?

Jean Lèques est tout cela.

Il est aussi quelqu'un à qui on a pu reprocher son obsession du consensus devenant parfois paralysant, son côté routinier et conventionnel, son manque de charisme, comparé à celui d'un Jacques Lafleur, son sens du devoir poussé à l'extrême et bien d'autres choses sans doute, tant il est vrai que chaque homme public est scruté en permanence et que Jean Lèques n'est pas parfait, il le reconnaît volontiers. Mais il est une sorte de monument vivant de la politique calédonienne, cela nul ne peut le nier. « Jean Lèques, affirme le père Rock Apikaoua, vicaire général du diocèse et curé de la cathédrale de Nouméa, est une pièce maîtresse dans l'histoire actuelle de la Calédonie. Il est une mémoire vivante. »

Ce sont les remarques de deux de mes interlocuteurs qui m'ont, à cet égard, donné envie d'en savoir plus : d'abord celle de Simon Loueckotte<sup>2</sup>, commençant notre entretien ainsi : « Jean Lèques ? Il est unique, ce bonhomme ! », et puis celle de Roch Wamytan<sup>3</sup> m'affirmant, lors d'un sympathique déjeuner à *L'Eau Vive* : « Je n'ai jamais considéré Jean Lèques comme un ennemi politique ; pour moi, monsieur Lèques, c'était quelqu'un de la paroisse ; pour moi, c'est un catholique engagé, comme moi. »

Alors, même si l'une de ses anciennes collaboratrices dit de lui qu'il est « le vieux auquel on ne touche pas », j'ai voulu m'en approcher sans a priori, mais aussi sans chercher à le mettre systématiquement en défaut. Une lucidité bienveillante m'a semblé être le bon chemin.

Sa femme, Évelyne m'avait confié : « Jean est encore aujourd'hui considéré comme une personne à consulter en cas de difficulté : il est au courant des choses, et il est désormais au-dessus des partis. Il est un des seuls hommes politiques que je connaisse à ne pas travailler pour lui-même. »

Cet ouvrage n'a aucunement vocation à être un livre supplémentaire sur l'histoire récente de la Calédonie : il en existe déjà de nombreux. Il n'est pas non plus un ouvrage politique chargé de règlements de compte. Il est, bien plus modestement, une réponse à une curiosité bien placée qui nous donne envie d'écouter Jean Lèques nous raconter quelques souvenirs personnels, souvent mêlés de références à la vie politique calédonienne des soixante dernières années. Cela, dans une sorte de monologue à bâtons rompus, sans souci d'exhaustivité ni de respect de la chronologie. C'est aussi une forme de réalisation — modeste — du fameux « devoir de mémoire », qui vient humblement, mais utilement, compléter le travail scientifique de l'historien, en l'illustrant et en le rendant ainsi plus humain, plus proche de nos vies et de notre propre perception de la réalité, et forcément subjectif, comme l'est la mémoire, avec son rythme et ses méandres, qui révèlent, eux aussi, la personnalité du personnage.

Ma légitimité dans ce rôle de chroniqueuse de Jean Lèques, je la tire paradoxalement du fait que je ne suis ni Calédonienne — sinon de cœur —, ni spécialiste de la vie politique du Territoire. Certes, je connais, grâce à mon mari Jean-Jacques Brot, amoureux de la Nouvelle-Calédonie depuis son année de service militaire à Nouméa dans la Marine nationale, ce pays où nous avons séjourné à plusieurs reprises. Certes encore, je suis une passionnée de l'histoire des missions catholiques en Océanie et de l'Océanie en général, et je suis un peu géographe

---

<sup>2</sup> Simon Loueckotte : ancien sénateur ; signataire des Accords de Nouméa.

<sup>3</sup> Roch Wamytan : président du FLNKS ; ancien président du Congrès, dirigeant historique de l'UC, signataire des Accords de Nouméa.

de formation — ce qui donne quelques raisons de se passionner pour la Nouvelle-Calédonie —, mais je n'ai pas acquis de légitimité académique pour me proclamer « spécialiste ».

Pour autant, cette « distance relative », ainsi que mon amitié respectueuse pour Jean, Évelyne Lèques et leurs enfants, m'a permis de poser à mon interlocuteur toutes sortes de questions, y compris et surtout celles auxquelles Jean n'avait pas envie de répondre et que certains, le connaissant mieux, n'auraient sans doute pas osé lui poser. Cela a pu être un écueil, je le reconnais. Luc Steinmetz, réputé pour sa rigueur intellectuelle et sa connaissance de l'histoire de la Calédonie m'avait précédée dans cet exercice, et j'ai tiré grand profit de la lecture de ses entretiens avec son ancien maire. Je l'en remercie.

Interroger Jean Lèques ne fut pas toujours un exercice facile. Évelyne m'avait aimablement prévenue : « Jean ne livre pas facilement ses pensées. » Je l'ai vérifié. Autre difficulté : Jean Lèques n'aime ni la médisance ni la calomnie. Non seulement pour leur caractère négatif, mais aussi parce qu'il craint, plus que tout, la division qu'elles pourraient entraîner.

Paul Néaoutyine me l'a fort bien expliqué : « Jean est ouvert, intègre. Quand il parle dans les délégations, il parle toujours d'ouverture, mais il ne se déjuge pas. C'est un homme de parole et il est toujours ouvert au dialogue. »

C'est donc ma non-appartenance au sérail calédonien, jointe à mon amitié affectueuse pour Jean Lèques, qui m'ont permis de tirer la substantifique moelle de ce qu'il a dans la tête et dans le cœur ; en tous cas, ce qu'il a souhaité en transmettre.

## Nos entretiens

C'est en homme courtois que le maire honoraire de Nouméa s'est prêté aux quatre séries d'entretiens tenus entre juin 2015 et mai 2018. La première série d'entretiens a été faite par Luc Steinmetz de juin 2015 à février 2016. Les trois suivantes par moi-même, en mai et novembre 2017 et en mai 2018. Jean Lèques est un homme organisé : nos entretiens ont donc eu lieu tous les matins à son domicile de la Vallée du Tir, dans son salon, chacun de nous étant systématiquement assis à la même place : lui dans le canapé, avec son précieux agenda à son côté, moi dans un fauteuil sur le côté. Tous les jours, à la même heure, nos discussions furent agrémentées d'une orange pressée bienfaisante. Chaque matin, Jean Lèques est venu m'accueillir sur le trottoir et s'enquérir de mon sommeil de la nuit.

On l'aura compris, il ne s'agit évidemment pas de livrer au lecteur un récit auto-promotionnel de Fifi. : il a des faiblesses qu'il connaît et qu'il reconnaît parfois. Au fil de ces entretiens matinaux, j'ai discerné chez lui des convictions bien arrêtées, liées à un désir obsessionnel de consensus, une grande fidélité en amitié, et un réel amour pour ses semblables, car il sait que nous sommes tous frères. Il n'appartient pas à la famille des théoriciens politiques : c'est un homme de terrain à l'intelligence concrète, qui s'empare des idées de ceux qu'il admire pour les faire siennes et les mettre en application.

Servir son prochain est son moteur et son but.

C'est un « faiseur de ponts », un facilitateur qui aime à activer ses réseaux pour arranger les choses.

C'est un homme qui a impérativement besoin du contact humain et qui craint la polémique pouvant mener à la rupture, car la division est sa plus grande crainte. C'est aussi, m'a affirmé un vieux Calédonien, « le contraire d'une grande gueule » !

La *Calédonie française* lui tient lieu de credo politique.

Parce qu'il est au soir de sa vie et que les enjeux personnels sont désormais derrière lui, il peut sereinement, librement, nous aider à réfléchir, en se retournant sur son parcours sans trop de complaisance. Pour rendre la lecture de cet ouvrage plus fluide, j'ai choisi de parler à la première personne. Mais, même si je donne ici des souvenirs sollicités puis rédigés par moi-même, c'est bien Jean Lèques qui se livre. Certains me reprocheront peut-être une trop grande bienveillance à son égard. Mais qu'attend-on d'une telle lecture ? Un éclairage sur la vie d'un

homme malgré tout *ordinaire* et donc rempli d'autant de défauts que de qualités, ou bien plus sagement le témoignage de quelqu'un qui a quelque chose à nous dire, pour peu que l'on se passionne pour le passé et surtout l'avenir de la Calédonie ?

C'est un passage de relais, humble et pudique, décrivant une vie d'engagements ancrée sur le roc de la foi catholique.

## Remerciements

Mes remerciements vont d'abord à Jean Lèques qui m'a permis de venir l'interroger chez lui et qui a répondu avec bonne volonté à mes questions, même celles qu'il a certainement jugées saugrenues ou intrusives. Et puis à sa famille, toujours accueillante et bienveillante à mon égard.

Ce travail a été mené avec l'aide précieuse, patiente et fidèle de Luc Steinmetz, qui a éclairé pour moi un grand nombre d'épisodes récents de l'histoire calédonienne, m'évitant ainsi trop d'inexactitudes !

Je remercie également toutes les personnes qui m'ont permis de réaliser cet ouvrage en acceptant de répondre à mes questions : plusieurs hommes politiques calédoniens de tous bords, les anciens collaborateurs et adjoints de Jean Lèques, des syndicalistes, des hommes d'Église, ses amis : tous ont répondu avec gentillesse à mes demandes réitérées. Qu'ils ne soient pas peinés s'ils ne retrouvent pas tous leur nom au fil de ces pages, ils se reconnaîtront sans doute dans le récit de Jean Lèques.

# Enfance, jeunesse et racines

## Mes ascendants

Je suis un Nouméen de la quatrième génération.

Je suis né le 31 août 1931, dans le quartier de la Vallée du Tir, à l'entrée nord de Nouméa. C'est là que j'ai vécu toute ma vie et c'est là que je souhaite mourir.

J'aurai ainsi *bouclé la boucle*, les choses seront en ordre, comme je les aime.

La maison qui m'a vu naître avait été construite par mon grand-père et elle était en bois. Ma maison actuelle est en dur, mais elle se trouve sur le lieu exact de la précédente, et cet enracinement est important pour moi. Je crois que cela rassure l'inquiet que je suis. J'ai été baptisé Jean, Georges par le père Boileau, le 20 septembre 1931 au Bon Pasteur. Comme mes parents avaient une grande dévotion pour la Sainte Vierge, j'ai été voué au bleu et au blanc, comme c'était la coutume dans les familles catholiques. Cela veut dire que, jusqu'à mes deux ans, je n'ai été vêtu que de blanc et de bleu, qui sont traditionnellement les couleurs de Marie.

Je suis né alors même qu'à Paris se déroulait l'Exposition coloniale internationale en marge de laquelle étaient ignominieusement exhibés comme cannibales une centaine de Mélanésiens<sup>4</sup>, trompés sur le but de leur voyage. On pouvait les voir au zoo du Jardin d'acclimatation. C'était quelque chose de dégradant, mais si on y réfléchit bien, ça l'était sans doute encore plus pour les exposants, et même pour les spectateurs, que pour les malheureux qui étaient livrés aux regards curieux de ces derniers. Aujourd'hui, au lieu de me retourner vers ce passé honteux, je préfère considérer les progrès qui ont été accomplis depuis ma naissance pour la reconnaissance de la dignité de tous. Tout n'est pas parfait, mais nous sommes, je le crois, sur la bonne route.

J'aime bien cette expression d'« humble habitant de la Vallée du Tir » par laquelle je me définis volontiers. Je la tire d'une phrase prononcée par Harry Hopkins, conseiller de Roosevelt, lors d'un discours qu'il prononça au moment de la signature de la capitulation de l'Allemagne, en 1945. Il faisait allusion à ses origines modestes. Je l'ai adaptée à mon cas et me la suis appropriée.

Je suis fils unique. Mes parents, qui s'étaient mariés en 1926, avaient eu avant moi un autre garçon, mais il est mort à la naissance et cela a profondément marqué ma mère. À cause de la mort de ce bébé, elle a toujours eu peur qu'il m'arrive quelque chose. Mon père était, lui aussi, très attentionné avec moi. J'ai donc été un enfant choyé et surprotégé.

Le premier Lèques arrivé en Nouvelle-Calédonie était un ingénieur-géographe qui s'appelait François Lèques. Il a débarqué ici en 1859. Il avait pour tâche de dresser les plans de tous les terrains qui appartenaient à l'administration pénitentiaire. Par la suite, il s'est occupé de dresser les plans des réserves mélanésiennes. C'est la raison pour laquelle il y avait, à Ducos, un port qu'on appelait le Port Lèques, je l'ai vu sur les plans que détenait mon père. Pour la petite histoire, cela m'a permis, au moment où, à Nainville-les-Roches, on parlait du droit du premier occupant, de dire à Georges Lemoine, alors secrétaire d'État de l'Outre-mer : « Eh bien, moi, je vais revendiquer en tant que premier occupant le port de Ducos, le port Lèques ! » C'était évidemment une plaisanterie, mais il est vrai que je suis fier d'être la quatrième génération de Lèques calédoniens. Je sens charnellement que mes racines sont ici.

Le père de François Lèques — mon arrière-grand-père paternel — était officier de la Garde, à Ajaccio, au moment du Premier Empire. De lui, j'ai hérité, pour le compte de la famille Lèques, d'une médaille remise aux fidèles de Napoléon. À charge pour moi de la

---

<sup>4</sup> NDE : plus loin dans ce texte, Jean Lèques explique son choix pour l'orthographe « Canaque » ou pour le mot « Mélanésien » plutôt que celui de « Kanak ».

garder et de la transmettre à un Lèques qui a des sentiments patriotiques. Quand mon arrière-grand-père est mort, son fils, François Lèques — qui était mon grand-oncle — a fait venir ici sa mère, ses frères et sœurs. C'est ainsi que les Lèques se sont établis en Nouvelle-Calédonie. Mon père, Georges Lèques, était le neveu de ce François Lèques, le géographe. Le père de mon père, qui s'appelait Louis, était le frère de François. Il s'est engagé dans la vie publique calédonienne : il a été très longtemps conseiller municipal et premier adjoint au maire de Nouméa, notamment pendant tout le temps de la Première Guerre mondiale. Le maire de Nouméa était à l'époque Paul Leyraud, le père d'Henriette Pentecost. Il fut maire de 1912 à 1919.

Je viens donc, du côté paternel, d'une famille très engagée dans la vie politique de la Nouvelle-Calédonie. Et nous en sommes aujourd'hui à la septième génération de Lèques calédoniens. J'en suis fier. Du côté maternel aussi, on s'est très tôt intéressé à la chose publique : que ce soit chez les Unger ou chez les Metzger, mes ancêtres maternels ont, eux aussi, occupé des postes politiques, notamment au Conseil général de la Nouvelle-Calédonie.

J'ai donc grandi dans une ambiance de fierté familiale et d'attachement à la Calédonie et à la France, et j'en ai été très certainement marqué : cela a favorisé mon patriotisme et mon goût pour l'engagement dans les affaires publiques, qui en est la conséquence.

Ma mère, qui s'appelait Marguerite Unger, était la fille d'Édouard Unger. La famille de ce dernier et de son frère Adolphus était originaire d'Allemagne. Édouard était né à Sydney en 1860 et il est arrivé très jeune en Nouvelle-Calédonie, en 1870. Leur père s'était établi en Australie à l'époque de la ruée vers l'or, puis ils sont venus ici. Devenu adulte, Édouard Unger acheta la station de Goyetta et devint un éleveur réputé. Mon oncle maternel, Adolphus Unger, a été longtemps Conseiller général. C'est lui qui a bâti ce qui est devenu la clinique Magnin. Quant à ma grand-mère maternelle, elle était née Metzger, d'une famille venue du Wurtemberg pour échapper à Bismarck. Les Metzger sont arrivés ici avec les colons Paddon, en mai 1859 et se sont installés dans la région de Païta, là où le gouvernement avait attribué des terres à James Paddon en échange de l'île Nou. Le premier Metzger arrivé ici s'appelait Anton Metzger. Il est venu ici avec sa femme Helen et leurs enfants Frantz et Théodore. C'est lui qui s'est vu attribuer un terrain à l'entrée de Païta ; la famille de ma mère s'est donc établie là et mes ancêtres ont passé une grande partie de leur vie, dans ce coin-là. La maison familiale des Metzger était sur le bord de l'ancienne route dite « territoriale ». C'était une grande maison de famille construite par Anton, désormais appelé Antoine ; j'y ai passé, dans ma jeunesse, des vacances extrêmement agréables. Aujourd'hui elle a été vendue, démolie et remplacée par un lotissement. Il y avait beaucoup d'héritiers, cela se passe souvent ainsi quand on règle les successions. Si j'avais su que cette maison était à vendre, j'aurais peut-être envisagé de l'acheter, car j'aurais aimé conserver ce qui était le berceau de la famille Metzger, celle de ma mère.

Antoine Metzger — celui qui a construit la maison de Païta — est inhumé au cimetière du 4<sup>e</sup> km, dans un caveau qui m'appartient. Mes parents y reposent aussi et je les y rejoindrai le moment venu. Antoine Metzger et sa femme ont eu beaucoup d'enfants ; un certain nombre d'entre eux sont enterrés sur la propriété de Païta.

Je me souviens bien de cette maison de Païta où j'allais, enfant, puisque c'était une de mes cousines qui en avait hérité, une demoiselle Metzger, épouse Adam de Villiers. J'aimais beaucoup aller à là-bas, c'était vraiment divertissant. Je me souviens en particulier du canal qui apportait l'eau à la maison, car il n'y avait pas d'adduction d'eau. Le canal descendait du mont Mou, traversait la route principale et arrivait à la maison grâce à des dérivations. C'était formidable pour moi, ces séjours à Païta. En général, on s'y rendait en voiture. C'était pratique puisque la route principale passait devant la maison. Il m'est arrivé d'y aller en train. Pour prendre le train à Nouméa, je n'avais qu'à traverser la rue. Le trajet durait, me semble-t-il, un peu plus d'une heure. Et la partie que je préférais, c'était quand on passait au col de Tonghoué. On passait dessous, dans un tunnel, et cela m'intriguait. Le petit train, qui était ouvert, n'était pas très rapide. Nous descendions à la gare de Païta, sur la route du mont Mou.

Au départ, il avait été prévu que le train puisse aller jusqu'à Bourail. Finalement, la ligne s'est arrêtée à Païta. Ce petit train a été remis en service pendant la Seconde Guerre mondiale avec la présence américaine, puis à nouveau abandonné.

Ma grand-mère Metzger, qui s'appelait Émilie, est morte très jeune. Son mari et elle ont eu deux enfants : ma mère, et puis un fils qui s'appelait aussi Édouard Unger. Ce dernier, après avoir géré la propriété de Goyetta, est venu habiter avec nous à la Vallée du Tir. Il est mort célibataire.

Je me dis que je suis un Européen avant l'heure puisque, du côté de ma mère, il y avait des Allemands, et que, du côté de mon père, ma grand-mère Lèques s'appelait Lewis et était britannique. Mon grand-père Louis Lèques l'a épousée à Sydney où il faisait un stage de bijouterie.

## La Vallée du Tir

Je suis donc de la Vallée du Tir, je le redis parce que c'est primordial pour moi.

C'est mon ancrage, ce sont mes racines.

La famille s'y est implantée par le biais des Unger : mon grand-père Unger a acheté le terrain le 29 juin 1900. Nous sommes donc là depuis cent dix-huit ans, sans discontinuer. La maison en bois où je suis né a beaucoup souffert lorsqu'il y a eu cette violente explosion vers la société Le Nickel en 1943 : un bateau américain arrimé là et chargé d'explosifs a sauté, et notre maison a été complètement ébranlée. C'était le lundi 1<sup>er</sup> novembre vers treize heures. En entendant cette détonation, mon père nous a crié : « Couchez-vous, on est bombardé ! » Et puis, avec tous les habitants de la Vallée du Tir, nous sommes partis dans la colline où nous sommes restés à l'abri jusque vers dix-sept heures.

La maison que j'habite aujourd'hui est à l'emplacement de l'ancienne. Ce sont mes parents qui l'ont fait construire en 1948. Elle n'a pas changé depuis sa construction. En revanche, notre quartier, en constante évolution, ne ressemble plus à celui que j'ai connu dans ma jeunesse. Mais c'est un quartier où se retrouvent toutes les ethnies, il est pour moi le symbole de la population calédonienne et je m'y sens chez moi. Je n'en changerais pour rien au monde.

Devant chez nous passait la Route coloniale numéro 1, la seule qui permettait de sortir de Nouméa. Elle a pris le nom de « Route territoriale » lorsque la Calédonie est devenue un territoire d'Outre-mer en 1946. La gare, du temps où il y avait le train, était presque en face de notre maison : elle était là où se trouve l'actuel rond-point du Pacifique. La mer venait jusque-là ; il suffisait de traverser l'espace qui nous séparait de la gare pour être au bord de la mer. Comme il n'y avait aucune construction et que, bien sûr, la voie de dégagement n'existait pas, c'était très facile. Quand on avait des huîtres de brousse, c'est là qu'on allait les laver. Le remblai de la Vallée du Tir a été fait bien plus tard, en deux fois : d'abord juste après la guerre, et puis lorsqu'on a construit la voie de dégagement. Il n'y avait rien de tout cela quand j'étais petit, mon quartier était comme un petit village tout calme à l'entrée de Nouméa.

Ce nom de « Vallée du Tir » vient du fait que ce quartier, qui est l'un des plus anciens de la ville, était, au moment de la déportation, un champ de tir.

Le premier cimetière de Nouméa fut construit là, à la première Vallée du Tir. Il fut ensuite transporté à la deuxième Vallée du Tir, là où se trouve actuellement la paroisse du Bon Pasteur. Aujourd'hui, chacun le sait, le cimetière est au 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> km. Je me souviens très bien de l'ancien cimetière et de ses tombes, situées à l'emplacement de l'église actuelle du Bon Pasteur et de la maison où habite notre curé. L'ancienne chapelle a été très longtemps à l'endroit où se trouve à présent l'école des sœurs. Un cyclone l'a détruite. C'est après 1942 que le conseil municipal a octroyé un terrain à la paroisse, terrain sur lequel l'église actuelle a été construite et consacrée le 30 mars 1948. Dans l'esprit du père Bichon, prêtre mariste qui est resté très longtemps curé de la paroisse, l'église actuelle aurait dû être une salle de

catéchisme, tandis que l'église devait être construite au milieu du terrain, à l'endroit où se trouve maintenant un terrain de sport. Pour des raisons financières, les projets ont été modifiés. C'est à moi que le père Bichon avait demandé d'aller exposer son projet de construction au conseil municipal. C'était en 1947 ou 1948. J'étais bien jeune ! Mais je n'avais eu aucune difficulté à obtenir les autorisations nécessaires.

Pour moi, il n'y a pas la première et la deuxième Vallée du Tir. Je n'ai jamais fait de différence entre les deux. Certains disent que la première Vallée du Tir, c'est le quartier des bourgeois, alors que la deuxième, c'est le quartier des ouvriers. Moi, je considère que c'est une distinction artificielle : on est *vallée-du-tirien* ou on ne l'est pas, un point c'est tout. La première Vallée du Tir avait été créée surtout pour loger les surveillants de la Pénitencière. D'ailleurs, notre rue — celle qui monte le long de la maison — s'appelait à ce moment-là « rue des Fonctionnaires », car les employés de l'administration pénitentiaire étaient logés là. Elle se nomme à présent « rue des Frères-Vautrin » en hommage aux fils Vautrin morts à la guerre de 14-18.

Dans mon enfance et dans ma jeunesse, il y avait une vraie solidarité entre les habitants de la Vallée du Tir, notamment chez les jeunes.

Ça nous a marqués pour la vie.

Nous menions une vie très agréable, dans notre quartier du nord de la ville. J'avais de bons amis, aussi bien dans la première que dans la deuxième Vallée du Tir. On se retrouvait tous dans le célèbre patronage que dirigeait le père Bichon. Ce père Bichon, qui portait soutane et casque colonial, m'a beaucoup marqué. C'était une des vedettes de Nouméa et la vedette de la Vallée du Tir. Il était calédonien, son père était un instituteur franc-maçon. Le père Bichon avait une volonté terrible et un franc-parler affirmé. Il se préoccupait déjà, dans les années quarante et cinquante, de la question des jeunes. C'est pour cette raison qu'il avait créé un patronage. Quand nous, les jeunes, avions quelques jours de vacances, il nous emmenait en promenade. Nous allions faire des pique-niques, soit en *pétrolette*, à la pointe Ma, chez son ami Schmidt, soit à la Dumbéa, dans la plaine de Koé. On y passait la journée. Pour nous véhiculer, il avait acheté chez Ballande une Chevrolet Station-Wagon jaune (c'était une voiture américaine) qui était une sorte de *baby-car*. Il avait aussi une voiture. Dans ce patronage, il n'y avait que des Blancs et je dois avouer que cela ne choquait personne. Il faut dire qu'à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de Mélanésiens ici, à Nouméa, car c'était encore le régime de l'indigénat. Les limites de la ville, c'était la Montagne-Coupée. Au-delà, c'était la brousse.

Le père Bichon a réellement marqué ceux de la première Vallée du Tir. Mais il avait son caractère. Par exemple, il avait posé comme principe que, lorsqu'on appartenait au patronage qu'on appelait « le patronage du père Bichon à la Vallée du Tir », on ne pouvait pas être aux scouts. Je me souviens que le père de Mijolla, qui était l'aumônier des scouts, me disait souvent : « Mais Jean, pourquoi ne viens-tu pas aux scouts ? » Je lui répondais : « Je ne peux pas y aller parce que le père Bichon jette un interdit sur les scouts. » C'était dommage, cette concurrence, car je reconnais que, si j'avais été scout, j'aurais eu une autre vision du camping et autres excursions sportives. J'aurais été plus dégourdi, moins soucieux de mon confort. Mais il était impossible de désobéir au père Bichon. Le père de Mijolla, le responsable des scouts, a été maire de La Foa, et je me souviens que les gens lui disaient : « Vous êtes à la fois père et maire ! »



À six ans, dans le jardin de la Vallée du Tir avec sa grand-mère.

Le père Paul Bichon est resté curé plus de vingt ans à la paroisse de la Vallée du Tir qui venait de se créer ; il y avait succédé au père Boileau — celui qui m'a baptisé — qui avait assuré la desserte tout en étant curé de la cathédrale. À cette époque, la chapelle du Bon Pasteur n'était pas encore une paroisse. C'était une modeste chapelle en bois, bâtie en 1926 par le père Mulsant. C'est là que j'allais au catéchisme. C'est devenu une paroisse quand j'avais dix-huit ans. Le père Bichon en a été le desservant, puis le curé, de 1934 à 1969. Il est mort en 1974, à quatre-vingt-deux ans. Je l'ai donc très bien connu. Lui et moi avons en

commun une certaine tendance à l'hypocondrie, lui, plus encore que moi. Ensemble, nous parlions médicaments, il m'en conseillait toujours de nouveaux à essayer, ce que je faisais. Il avait dans son presbytère une quantité de médicaments digne d'une boutique d'apothicaire !

Mon quartier de la Vallée du Tir, surtout la deuxième Vallée, s'est développé en raison de la proximité de l'usine de nickel. Les gens qui travaillaient au Nickel logeaient là. Dans les années cinquante, il y a eu d'ailleurs à la paroisse, pendant un certain temps, un prêtre ouvrier qui travaillait à la SLN. Il s'appelait le père Poinat et il était vicaire du père Bichon.

Notre quartier a subi à certains moments une pollution infernale due à l'usine de nickel, installée à l'entrée de la ville, presque en face de chez nous, depuis 1910. J'en reparlerai. Aujourd'hui, il y a encore des périodes de forte pollution sur les quartiers de Logicoop et Montravel, encore plus qu'ici. Mais ici, on l'a toujours sentie. Il fut un temps où, si vous laissiez votre voiture dehors la nuit, le matin elle était rouge. C'est une question de vent. Je me souviens à ce propos d'une anecdote : le haut-commissariat a été inauguré dans les années soixante, très exactement pour la venue du général de Gaulle, en septembre 1966. Pendant le séjour du chef de l'État — il logeait au haut-commissariat —, il y a eu, un soir, une poussée de vent d'ouest. Quand le général s'est levé le matin et qu'il est allé sur la terrasse de la résidence, il a vu ça et il était furieux. Il a dit : « Il faut maintenant faire quelque chose. » C'était il y a cinquante-deux ans et le problème n'est pas encore complètement réglé. C'est d'ailleurs au cours de ce même séjour qu'il avait eu cette phrase à propos du nickel : « La Calédonie ne peut pas être un pays avec une seule usine. Il faut en faire une autre. »

## Mes parents

Je pense que j'ai eu des parents exceptionnels, qui m'ont élevé dans une atmosphère sereine et joyeuse, et avec une grande tendresse. J'ai grandi dans un véritable cocon, avec tout ce que cela comporte d'avantages, mais aussi d'inconvénients. Ma mère, peut-être parce qu'elle s'appelait Marguerite, plantait toujours dans notre jardin des marguerites en grand nombre. Cette fleur est devenue ma préférée et elle le demeure, mais il n'y en a plus dans notre jardin, désormais très touffu. Ma mère était tournée vers les autres, très portée sur l'aide à la personne. Elle était mère au foyer. Elle était fréquemment sollicitée, dans notre quartier de la Vallée du Tir, pour venir en aide à telle ou telle personne dans le besoin, dans le cadre de la paroisse du Bon Pasteur. Elle participait aussi activement à la préparation de la kermesse que nous organisons une fois par an, pour faire rentrer un peu d'argent dans les caisses paroissiales. Elle le faisait avec d'autres paroissiens qui s'étaient en quelque sorte spécialisés en la matière, je pense en particulier aux Choisé. Sous la houlette du père Bichon, ma mère s'occupait d'un certain nombre de stands dans ces kermesses qui avaient lieu dans la salle des fêtes de l'ancienne mairie de Nouméa, là où se trouve désormais le musée de la Ville.

Finalement, je crois que c'est ma mère qui m'a donné ce désir de faire du social. C'est ce qui explique en grande partie mon adhésion au MRP, le Mouvement Républicain Populaire, à la Démocratie Chrétienne et à toutes les actions qui permettent de venir en aide aux gens en situation difficile. Ma mère a pesé lourdement, je crois, dans ce choix et dans cet engagement, par son propre exemple. J'aime à penser que ce sera mon cas pour mes descendants.

Mon père, Georges Lèques, était horloger-bijoutier. Il avait fait ses études d'horlogerie à Besançon et était sorti premier de sa promotion. Il était passionné par son métier. Son magasin a d'abord été installé avenue Foch, en face de ce qu'on appelait la maison du D<sup>r</sup> Tubert. Un marchand de meubles s'y est installé lorsqu'il a déménagé et qu'il s'est installé là où ma mère et lui avaient des biens, à l'angle de la rue Mangin et de la rue Jean-Jaurès. Il n'a fermé définitivement sa bijouterie que lorsqu'il s'est senti vraiment fatigué et qu'il lui fallait se reposer. Si je n'ai pas pris sa suite, c'est un peu parce que je n'avais pas une assez bonne vue. Mon père n'a jamais été élu. En revanche, il a toujours été très actif dans le domaine des anciens combattants. Il a participé, au lendemain de la Première Guerre, à la fondation de l'amicale des anciens combattants de 14-18. Car il avait fait cette guerre, et notamment

Verdun. Il était probablement le seul Calédonien à avoir été présent en Métropole le 2 février 1916, quand la bataille de Verdun a débuté. Quand la guerre a été déclarée, en août 1914, une disposition prévoyait que les ressortissants d'outre-mer pouvaient très bien regagner leur lieu de naissance et être mobilisés chez eux. Mon père a refusé cette possibilité et a donc été mobilisé en Métropole. C'est pour cette raison qu'il a fait la guerre dans un régiment métropolitain. Il a fait toute la guerre. Il a été plusieurs fois décoré, notamment de la croix de Verdun. Quand je suis allé en France, en 1954, avec mes parents, juste avant mon mariage, mon père m'a amené à Verdun et il a été mon guide. Nous avons vu tous les champs de bataille et je me souviens qu'à un moment donné, alors que mon père faisait un certain nombre de remarques en racontant les faits dont il se souvenait, notre guide lui a dit : « Dans le fond, c'est vous qui devriez présenter la promenade et non pas moi. » J'avais vingt-trois ans et j'étais fier de lui.

De mon père, je dirai qu'il avait le respect des valeurs de la République.

Je l'accompagnais dans toutes les manifestations patriotiques à Nouméa, ainsi, j'ai fréquenté très jeune le bureau des anciens combattants, notamment avec celui que j'ai appelé le « secrétaire perpétuel des anciens combattants », Jules Draghicewicz. Et si je suis aujourd'hui toujours présent aux manifestations d'anciens combattants, je n'ai pas beaucoup de mérite, je le dois à mon père qui m'a réellement inculqué le respect des valeurs républicaines et de la défense de la Patrie. Je peux dire que, quand la guerre de 1939 a été déclarée, puis que le général Pétain a demandé l'armistice aux Allemands, ça a été un déchirement complet parmi les anciens combattants de Nouvelle-Calédonie. Mon père a beaucoup souffert de ce qu'il considérait comme une capitulation. Il était consterné de voir que la guerre de 1914, qu'il avait faite avec courage, n'avait pas été la « der des der » comme chacun l'avait espéré. Malgré son âge — il avait trente-huit ans —, il déclara à ma mère : « Je réfléchis, il faudra peut-être que je m'engage pour repartir sur le front. » Et ma mère lui avait répondu : « Attention, compte tenu de ton âge, ce n'est peut-être pas prudent. » Je crois qu'elle avait parfaitement raison. Finalement, mon père s'est engagé sur place, ici, en Nouvelle-Calédonie, en assurant la mise en place de la « défense passive » dans les quartiers de la ville.



Jean Lèques à l'association des Anciens combattants.

Je garde de mes parents le souvenir de leur dévouement extraordinaire. Ils ont fixé certaines des orientations de ma vie.

Il est important que les parents puissent donner à leurs enfants les bases d'une vie digne. Mes parents étaient tous les deux catholiques pratiquants, engagés dans la vie de leur paroisse. J'ai pris naturellement leur suite. Je crois avoir hérité d'eux un sens du devoir poussé à l'extrême, ce qui peut, estime ma famille, devenir très pénible, car, dit-elle, j'ai un don pour me créer des obligations. Comme celle, par exemple, d'entretenir la tombe de la maman du père Bichon ; je m'y suis engagé il y a très longtemps et je me cherche un successeur !

Si j'ai la réputation d'être économe — ce qui ne veut pas dire avare —, je le dois à mon éducation : j'ai été éduqué à ne pas « jeter l'argent par les fenêtres ».

Mes grands-pères paternel et maternel ont pu avoir une bonne situation, mais ils ont économisé sou par sou. J'ai été élevé dans cette idée qu'il ne fallait pas être *panier percé* et je n'aime pas jeter l'argent par les fenêtres ; aussi bien le mien que l'argent public. Je n'ai

jamais voulu engager, à la mairie, des dépenses non nécessaires. Ma qualité de notaire le voulait aussi : j'ai toujours essayé de gérer les budgets en « bon père de famille ». Mais je suis fort capable de partager et d'être généreux. Pas besoin, pour cela, de faire de la publicité. Ceux qui en ont bénéficié le savent, pour les autres, c'est inutile. « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite », dit l'Évangile.

## Ma scolarité

Quand j'étais petit, il n'y avait pas d'école maternelle à Nouméa. Mes parents m'ont donc mis à l'école des Sœurs, mais ça s'est mal passé, je ne voulais pas y rester. Alors ils m'ont envoyé à l'école Suzanne Russier, là où est la mairie actuelle, parce qu'il y avait une section pour les petits. Je devais avoir quatre ou cinq ans. Au bout d'une semaine, la directrice, qui s'appelait M<sup>me</sup> Carlier, a fait venir mes parents et leur a dit : « Ce n'est pas possible de garder Jean, il passe par-dessus la barrière et il va chez sa grand-mère. » Il faut dire que ma grand-mère habitait juste en face de l'école, à côté de la bijouterie de mon père. Il était tentant de faire l'école buissonnière et je ne m'en privais pas.

Mes parents m'ont donc retiré de cette école et m'ont mis dans une troisième école qui se trouvait à la deuxième Vallée du Tir, en face de la chapelle du Bon Pasteur. La directrice était M<sup>me</sup> de Laubarède. Sa fille était enseignante, elle aussi. C'est là que j'ai fait ma primaire, jusqu'au moment où j'ai dû, pour les deux dernières années de primaire, aller à l'école Frédéric Surleau. Ça s'est bien passé à l'école des dames de Laubarède, j'y suis resté plusieurs années. En ce qui concerne l'école, ma mère disait : « Ce n'est pas la peine de l'y laisser s'il ne veut pas ! » C'est vrai que j'ai été bien chouchouté pour la bonne raison que ma mère — mes parents ne s'étaient pas mariés très jeunes — a eu son premier enfant en 1927. Il s'appelait Jacques et il est mort à la naissance. Je suis né quatre ans après lui. Sa mort avait complètement traumatisé ma mère, si bien qu'elle m'a couvé tant et plus. Elle me parlait souvent de ce frère. Le fait d'avoir eu un frère mort à la naissance m'a marqué. Ma mère disait que le petit Jacques avait une fossette, qu'il ressemblait plus aux Unger qu'aux Lèques. Jacques est enterré dans le caveau de famille au 4<sup>e</sup> km. Si ma fille aînée s'appelle Jacqueline et mon dernier fils Jacques-Olivier, c'est en quelque sorte en hommage à ce frère que je n'ai jamais connu, mais qui a malgré tout influencé mon enfance.

Chez nous, à la Vallée du Tir, c'était le lieu d'accueil de tous les jeunes de la première Vallée du Tir : rue des Frères-Vautrin d'une part et rue Gambetta d'autre part, on jouait tant et plus. On allait aussi jouer dans les collines environnantes. Ce n'était pas construit comme aujourd'hui. Je me souviens que j'avais un moyen de transport pour porter nos affaires. On l'appelait un « billycar ». Mes parents, qui cherchaient toujours à me faire plaisir, l'avaient acheté à Sydney, où j'étais allé avec eux. Ce billycar, c'était en fait quatre roues et deux essieux ; on avait fait mettre une plaque de bois dessus. On le traînait, ce billycar ! On y mettait des jouets. Au moment où les Américains étaient là — j'avais dix ans et demi à leur arrivée —, il nous servait à transporter des sacs de sable qui se trouvaient sur la colline — là où se trouve actuellement l'école *Le Petit Poucet* — puis on les descendait. On jouait aux soldats dans la colline. On n'y passait pas aussi facilement que maintenant ; on empruntait un sentier qui aboutissait dans les jardins du haut-commissariat. Il y avait là une grotte qu'on appelait « la grotte à Magrin », du nom du clochard qui y avait trouvé refuge. Je n'ai jamais pu retrouver cette grotte après-guerre.



Luna Park de Sydney, le 28 mars 1939.

De gauche à droite : Georges Lèques (Papa), Jean Lèques, Marguerite Lèques-Unger (Maman), Mathilde Veyret-Constans, René Veyret, Édouard Unger.

Après l'école Frédéric Surleau, je suis entré au collège Lapérouse. Il était situé à l'emplacement de l'actuel collège Baudoux. Pendant la guerre, l'armée a réquisitionné notre collège, du coup, nous allions en classe à Suzanne Russier. J'ai donc fréquenté trois fois cette école : une fois pour environ huit jours, quand j'étais en classe enfantine, une seconde fois pendant la guerre (en classe de sixième et de cinquième), et puis une troisième fois en tant que conseiller municipal, puis maire, puisque c'est à l'emplacement de l'ancienne école Suzanne Russier qu'est édifié l'actuel hôtel de ville de Nouméa.

Au collège Lapérouse, j'étais en section dite « classique », avec latin et grec. J'aimais aussi beaucoup l'histoire. Nous avions, tous les matins, la cérémonie de montée du drapeau, et c'était quelque chose qui me touchait beaucoup. Je m'intéressais déjà à la politique. Il est vrai que chez nous, on parlait politique ; mon père suivait ça de très près, aussi bien sur le plan national que sur le plan local. Mon surnom de *Fifils* date de cette époque. En effet, alors que mes camarades venaient en classe à pied ou à vélo, j'y venais en voiture, conduit par mes parents. J'étais coiffé d'un casque colonial, je portais de grandes chaussettes aux pieds et j'avais la raie au milieu. Lorsqu'une maladie contagieuse affectait des élèves, mes parents me retiraient immédiatement du collège pour m'en protéger. Leur sollicitude me touchait, mais elle était parfois pesante, ce que je n'ai jamais osé leur dire. Ils m'ont donné des habitudes de prudence peut-être excessive, mais ils l'ont fait par amour, et je ne leur en veux pas.

Mes parents étaient de droite, indiscutablement. Ils votaient pour Gervolino <sup>5</sup>. Il y avait d'ailleurs un petit groupe qui s'était formé, qu'on appelait le « Comité calédonien ». C'était une sorte de petit parti politique local avant la lettre, et mon père y adhérait avec d'autres anciens combattants, comme Loucheron.

À l'époque, mes parents ne recevaient pas beaucoup à la maison, sauf la famille. Ma grand-mère, qui était le personnage central de la famille du côté de mon père, habitait ici, à la Vallée du Tir, avec nous, dans notre maison de bois ; nous avions ici toutes les réunions de famille. Ma grand-mère était née un 1<sup>er</sup> janvier et du coup, à cette date-là, toute la famille venait ici, et on la recevait dans le jardin.

<sup>5</sup> Roger Gervolino : 1909 – 1991 ; gaulliste, volontaire dans le Bataillon du Pacifique, député UDSR de la Nouvelle-Calédonie de 1945 à 1951.

Quand j'étais petit, je me baignais à l'Anse-Vata, là où il y a actuellement les cases, c'est-à-dire en face de l'endroit où se trouvait l'état-major américain pendant la guerre. Les gens de l'époque louaient des bungalows à cet endroit. Ma famille en avait loué un, avec d'autres membres de la famille. On allait donc là le week-end et on pouvait même y dormir le soir. Comme mes parents voulaient un bungalow pour nous trois uniquement, ils avaient loué une parcelle à l'endroit où est aujourd'hui le *Hilton* pour y installer le bungalow en question. Et ils avaient fait faire par Degrèfe, le menuisier, un bungalow très confortable. Mais il n'a jamais été installé, car la guerre est arrivée. Il est désormais installé dans la cour d'un terrain que j'ai ici, à Nouméa, dans le centre-ville. Il sert de réserve pour les magasins que je loue à cet endroit-là.

Pour être honnête, je n'ai jamais eu une grande attirance pour la mer. Je sais nager, mais sans plus. Quand j'étais enfant, je suis allé deux fois en Australie en bateau : une fois en 1936, une autre fois en 1939. Mes parents y allaient en vacances. Nous allions à Sydney, car nous y avions de la famille. On y allait en général pour trois mois, en bateau. Moi, je n'étais pas malade en mer, mais mes parents, eux, l'étaient : on sortait à peine de la passe qu'ils se couchaient et puis c'était fini, ils ne se levaient qu'à l'arrivée à Sydney ! Moi, je supportais très bien la traversée. Mais un beau jour, ici, Stéphane de Saint-Quentin m'invita à aller sur son bateau, un dimanche, en famille. On avait bien déjeuné. Avant de rentrer, il décida d'aller faire un coup de pêche, à l'extérieur. J'ai été malade, pris de nausées, je suis resté allongé pendant tout le retour et, du coup, cela m'a dégoûté et je n'ai presque plus jamais fait de bateau. Sauf une fois avec Paul Dijoud, alors ministre de l'Outre-mer, quand on est allé en reconnaissance sur l'îlot Sainte-Marie pour l'implantation d'un hôtel. On avait fait tout un périple et je n'ai pas été malade. Mais j'avais gardé un tel souvenir de ce mal de mer avec Saint-Quentin que ça m'a guéri de la navigation à tout jamais. Mes enfants, eux, sont très « mer », comme tous les Nouméens ou presque.

## Les Américains

Le 12 mars 1942 était un jeudi. J'avais dix ans et demi. Personne, ou presque, ne savait que les Américains allaient débarquer en Nouvelle-Calédonie. Le secret avait été bien gardé. Même mon père, qui était chargé de la Défense passive pour la Vallée du Tir n'avait pas été informé.

Je me souviendrai toute ma vie de ce jour-là ; j'ai toujours dans la tête la « photo » de l'entrée de ces bateaux dans la grande rade. Les Dubois, mes meilleurs amis ici, sont descendus de chez eux, ils ont regardé et on a décidé de monter sur la colline — celle qui nous sépare du haut-commissariat —, parce que de là-haut, on avait une vue sur la mer. Il y avait des bateaux qui étaient dans la grande rade et d'autres qui étaient dans la petite rade, pour débarquer le matériel. Ceux qui veillaient au Ouen-Toro, des Calédoniens, quelques Australiens et des Néo-Zélandais, se sont vraiment demandé ce qui se passait. Après, avec André Dubois, on est descendus voir tout ce qu'il se passait sur le quai, dans le bas de la ville. Pour des petits garçons, quelle aubaine, ce spectacle !

Nouméa a doublé de population en quelques heures ; il y avait alors douze mille habitants, et douze mille Américains ont débarqué ce jour-là.

À son arrivée, en mars 1942, deux ou trois jours avant ses soldats, le général américain Patch qui commandait *l'American New Caledonian Division* a demandé à voir des responsables calédoniens, et il a reçu mon père à *l'Hôtel Le Pacifique*, qu'il avait réquisitionné. Il avait installé son bureau dans la partie administrative de l'hôtel, séparée du reste des bâtiments, exactement là où se trouve la toute nouvelle tour. Les militaires américains avaient aussi, à cet endroit-là, une cantine qui a malheureusement brûlé il y a quelques années.



Participation de Jean Lèques à une reconstitution de l'arrivée  
du général Patch organisée par *Les amis des Etats-Unis*.

Quand mon père est allé voir le général Patch, je l'ai accompagné. C'était à deux pas de chez nous. J'étais bien jeune, mais je me souviens parfaitement qu'il a dit à mon père : « Monsieur, si les Japonais me laissent huit jours, je vous garantis que la Calédonie ne sera jamais occupée. Mais si je dispose de moins de huit jours, je ne peux rien vous garantir. » Puis il a désigné un officier auquel mon père devait montrer les tranchées qui avaient été creusées pour servir d'abris en cas de bombardements japonais. Quand ils sont arrivés sur la colline, il y avait des Japonais en train de travailler. Ils connaissaient mon père et le saluèrent. Mais l'officier américain lui fit remarquer : « Mais monsieur, ce sont des Japonais. » Mon père lui répondit très sereinement « Oui, ils font la culture pour la ville. » L'officier américain a semblé mécontent. De fait, une heure après, les Japonais en question étaient arrêtés et envoyés à Nouville. De là, ils sont partis en Australie. Certains sont revenus après la guerre, d'autres non. Avant de les dispatcher, on les avait parqués là où est maintenant le monument aux morts. Les Américains craignaient réellement que la Calédonie soit occupée par les Japonais. Ils connaissaient son importance stratégique. Il se trouve que, dans ma classe, à Frédéric Surleau, il y avait un garçon dont le père était japonais. Quand il a vu son père derrière les barbelés, sur la place, en passant, il s'est demandé ce qu'il faisait là. Il n'a plus revu son père en Calédonie, car ce dernier a été envoyé, avec les autres, en Australie. Après la guerre, il est allé au Japon et l'a revu. Ce sont des histoires tragiques que l'on commence seulement à sortir des oubliettes aujourd'hui. Elles font partie de notre histoire commune.

Il est vrai que certains Japonais avaient fait des relevés de côtes, ils savaient par où il était possible de rentrer sur l'île. Mais la plupart d'entre eux étaient complètement innocents. Il me revient aussi un autre souvenir : nous n'avions pas de poste de radio à la maison. Mais, juste à côté de la bijouterie de mon père — là où j'ai eu mon étude notariale plus tard —, un tailleur japonais que l'on surnommait *Grandes-Dents* avait son échoppe. Lui, avait un poste de radio. Mon père allait écouter les bulletins d'information chez lui : quand les Japonais étaient victorieux, il était ravi, mais quand ils ont commencé à perdre, et que mon père allait chez lui, il refusait de mettre la radio, et il jetait violemment sa grosse paire de ciseaux par terre.

La présence américaine, ça a été le pactole pour la Calédonie ! Nous, les enfants, nous avons découvert les chewing-gums. Et puis il y avait un magasin installé près du collègue

Lapérouse, là où il y a maintenant un magasin d'informatique. On allait y consommer des milk-shakes en sortant du collège. J'en ai tellement bu que j'ai attrapé une jaunisse qui m'a laissé le souvenir d'une fatigue immense. Un jour où j'allais mieux, ma mère m'avait conduit en voiture au magasin de mon père. J'ai voulu rentrer à pied à la Vallée du Tir, mais quand je suis arrivé près de l'hôpital, impossible de faire un pas de plus, tant j'étais fatigué. Je me suis assis sur le trottoir et le père Tiburzio, qui était entrepreneur de pompes funèbres, est alors passé dans sa voiture. Il m'a ramené à la maison. Depuis cette époque, je ne peux plus avaler de milk-shake ! On buvait aussi beaucoup de Coca-Cola. Et comme, dans le jardin, nous avions un figuier qui produisait énormément de figues, j'avais passé un accord de troc avec les tenanciers à l'état-major de Patch : je leur apportais des figues, et ils me donnaient en contrepartie du Coca-Cola.

La présence des Américains apporta une ouverture et un développement extraordinaires à la Calédonie. Ma passion pour les États-Unis a germé à cette époque-là. J'étais passionné par tout ce qui se passait, tout ce que je voyais. D'autant que mes parents recevaient fréquemment le chef d'état-major de Patch. C'était un colonel qui s'appelait Rollsten. Quand il venait chez nous, j'aimais beaucoup l'écouter parler. Pendant des années, ce Rollsten m'a envoyé un cadeau à Noël.

Durant la présence américaine, je raffolais, quand je partais au collège le matin et que mes horaires me le permettaient, assister à l'arrivée de l'amiral Halsey qui commandait la marine dans toute la région. Il avait ses bureaux dans l'intendance, là où il y a aujourd'hui le secrétariat général du haut-commissariat. Tous les matins donc, il y avait là une cérémonie, des soldats lui rendaient les honneurs, Halsey descendait de voiture là où se trouve actuellement la demi-lune qui abrite le musée de la guerre, puis il allait à pied jusqu'à l'entrée du bâtiment de l'intendance. J'ai signalé au haut-commissaire Jean-Jacques Brot la plaque commémorative se trouvant à cet endroit ; il l'a fait conserver. Tous les matins, Halsey était suivi par un officier qui faisait le double de sa taille et qui portait sa valise. Cet homme, qui était son aide de camp, s'appelait Harold Stassen<sup>6</sup>, et il est devenu, en 1948, gouverneur du Minnesota. Il a été le plus jeune gouverneur des États-Unis au lendemain de la guerre.

Pendant la guerre, quand on rentrait de l'école à quatre heures et qu'on regagnait la Vallée du Tir, le général Patch se postait devant son bureau et il serrait la main des enfants qui passaient. Il connaissait bien mon camarade André Dubois — mort en 2017 —, et moi-même et il était très chaleureux avec nous. Dubois, c'est celui dont le père, Georges, a passé pour vouloir vendre la Calédonie aux Américains, ce qui lui a valu les pires ennuis avec le général de Gaulle. Car il était un partisan de Henri Sautot et cela était insupportable pour l'amiral d'Argenlieu dont l'ego était démesuré et le caractère ombrageux.

Je l'ai indiqué, c'est de cette période de la guerre que me vient mon attirance pour les États-Unis. Mais c'est surtout à partir de 1948 que j'ai commencé à suivre de près la politique américaine, par le biais de la candidature d'Harold Stassen aux élections pour les primaires du Parti Républicain. Il avait d'ailleurs ses chances, mais il a été battu. C'étaient les élections de novembre 1948, celles qui ont vu la victoire inattendue de Truman. Je m'étais dit que l'idéal serait de pouvoir me trouver aux États-Unis au moment d'une convention du Parti Démocrate ou du Parti Républicain, pour voir un peu comment ça se passe. J'aurais trouvé cela extraordinaire, je pense. J'aurais bien aimé voir la Maison-Blanche. D'autant que, du temps de Bush, je connaissais bien quelqu'un qui aurait pu m'y introduire. Malheureusement, je ne suis allé qu'une seule fois aux États-Unis, et pendant quelques heures seulement. J'allais témoigner devant le Comité des 24, aux Nations-Unies, de la politique suivie quand j'étais président du gouvernement. Nous sommes arrivés le matin à New York et nous sommes repartis le soir même, parce que je voulais être ici pour le 14 juillet : je pensais que la place d'un maire est dans sa ville pour la fête nationale ; je le regrette maintenant. Je n'y suis jamais revenu. J'avais trop de travail, et maintenant, j'aime encore moins les voyages, dont je n'ai

---

<sup>6</sup> Harold Stassen : 1907 – 2001 ; membre du Parti Républicain, gouverneur du Minnesota de 1939 à 1943. Candidat à neuf reprises à la présidence des États-Unis.

jamais été véritablement « fan », contrairement à tout le reste de ma famille, qui a toujours un pied dans un avion.

À propos des relations de la Nouvelle-Calédonie et des États-Unis, il me revient qu'après la guerre, on tenait vraiment à remercier les Américains de tout ce qu'ils nous avaient apporté. Les Mélanésiens, notamment, avaient eu, pour la première fois, l'impression qu'on les prenait en considération, car, lorsqu'ils travaillaient pour les forces américaines, ils étaient véhiculés et bien payés. Ils avaient travaillé comme dockers sur le port, les femmes avaient été blanchisseuses, avaient travaillé les champs pour fournir les soldats américains en nourriture, etc.

Des années plus tard, au début des années quatre-vingt, Roger Ludeau<sup>7</sup> a créé une association pour que la Calédonie devienne un État américain. Il avait quelques partisans. Mais il avait créé cette association sans en dévoiler le but, la présentant seulement comme une association pour l'amitié américano-calédonienne. Et il a demandé à Roger Laroque, champion de la présence française en Calédonie, d'en être le président d'honneur. Laroque a accepté, en toute bonne foi. Et puis, quand on a vu, avec des collègues adjoints au *Journal officiel*, la création de cette association, on est allé voir Laroque et on lui a dit : « Mais dites donc, monsieur le maire, vous êtes favorable à la Calédonie américaine, vous avez donc changé de ligne politique ? » Roger Laroque est entré dans une furie noire, il était coutumier du fait. Il a téléphoné au malheureux Ludeau devant nous, lui a passé un savon comme il savait le faire et s'est fait rayer tout de suite de la liste des membres de l'association.

On a vu longtemps à Nouméa des inscriptions comme « Calédonie=USA » ; il y en avait pas mal entre La Foa et Nouméa et dans certains quartiers de la ville.

Pour en revenir à mes souvenirs de la guerre, je me souviens fort bien de l'arrivée de Sautot<sup>8</sup> à Nouméa. C'est lui qui a fait le ralliement de la Calédonie à la France libre le 19 septembre 1940. Il avait été désigné pour cela par le général de Gaulle. Il assumait alors les fonctions de gouverneur assisté par un conseil. Il était très populaire chez les Calédoniens. C'est l'Australie qui a convoyé Sautot quand de Gaulle l'a nommé gouverneur ici. Quand il a débarqué, j'étais sur le quai. On est remontés à pied jusqu'au haut-commissariat, avec un arrêt à la mairie de l'époque, actuel musée de Nouméa. À chaque arrêt, il y avait la Marseillaise en l'honneur de Sautot. Les broussards étaient descendus par la Route coloniale numéro 1. Ils ont fait leur dernière halte devant chez nous, à la Vallée du Tir. Ils avaient un grand bâton en niaouli, je ne sais pas pourquoi. C'était peut-être un signe de ralliement visible de loin. Toujours est-il qu'ils l'ont laissé devant la maison, nous l'avons ramassé et pendant très longtemps il nous a servi de hampe pour notre drapeau. Je me souviens aussi fort bien du grand rassemblement organisé par maître Vergès<sup>9</sup> à l'arrivée de Sautot. La foule était enthousiaste.

Mais parmi les amis de mon père, il faut bien dire que certains n'ont pas voulu se prononcer pour la France libre. Car pour eux, Pétain était le vainqueur de Verdun et ils lui faisaient confiance. Mon père, lui, blâmait Pétain et a vécu difficilement cette situation. De Gaulle, qui a toujours eu beaucoup de méfiance à l'égard des États-Unis, a nommé un haut-commissaire pour la région Pacifique, l'amiral Thierry d'Argenlieu, qui était d'ailleurs un religieux de l'ordre des Carmes. Il est arrivé ici et ça a été tout de suite la pagaille. Il s'est mis les Calédoniens à dos. Par exemple, un samedi, l'amiral d'Argenlieu a fait venir sur le terrain, au centre-ville, toutes les voitures des Nouméens. Il en a réquisitionné un grand nombre, pour que la mission qui l'accompagnait puisse se déplacer en voiture. Je me souviens : la voiture

---

<sup>7</sup> Roger Ludeau : 1920 – 2016 ; ancien volontaire du Bataillon du Pacifique. À fait Bir Hakeim.

<sup>8</sup> Henri Sautot : 1885 – 1963 ; gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, puis haut-commissaire pour le Pacifique (13 septembre 1940 – juillet 1941), puis maire de Nouméa (1947 – 1953).

<sup>9</sup> Maître Vergès : 1898 – 1964 ; notaire à Nouméa. Présida le Comité de Gaulle pour le ralliement de la Calédonie, le 20 septembre 1940.

de mon père n'a pas été réquisitionnée, parce qu'il était responsable de la Défense passive de la Vallée du Tir. Mais j'avais une cousine Unger dont le mari était parti à la guerre, c'était l'un des doyens des volontaires. La pauvre, elle vivait comme un drame l'absence de son mari ; eh bien, les hommes de Thierry d'Argenlieu ont réquisitionné sa voiture alors qu'elle avait cinq enfants. Alors, il y a eu une démarche auprès de Sautot, qui est intervenu lui-même auprès de la mission de d'Argenlieu et ils ont fini par lui rendre sa voiture. Mais ce genre de comportement a créé un état d'esprit très mauvais. Sautot avait de très bonnes relations avec le général Patch. Quand d'Argenlieu est arrivé, les rapports avec Patch ont été plus tendus. D'Argenlieu, farouchement opposé aux Américains, voulait imposer sa volonté. Il estimait Sautot dangereux, car pro-américain, et il craignait pour l'avenir de la colonie une inféodation aux Américains. Dans ma famille, on soutenait Sautot. Nos amis Dubois aussi, dont le père fut accusé d'avoir voulu vendre la Calédonie aux États-Unis : c'était en fait une campagne menée par les types de d'Argenlieu pour casser Sautot.

Mon oncle, Louis Lèques, le frère de mon père, dirigeait l'artillerie, parce que, au moment du ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre, un grand nombre de militaires avaient rejoint Vichy. Ils avaient embarqué sur le Pierre Loti pour Saïgon. Il avait donc fallu reconstituer ici les cadres de l'armée. C'est pour cela que Sautot avait fait appel aux anciens combattants de 14-18. Comme mon oncle Louis était capitaine de réserve, il l'a nommé pour diriger l'artillerie. Il habitait à la pointe de l'Artillerie, la maison où sont actuellement logés les comsups. Mais quand l'amiral d'Argenlieu est arrivé, il est allé voir cette maison et l'a trouvée à son goût ; il a donné vingt-quatre heures à mon oncle pour dégager. Moi, j'avais passé du temps dans cette maison, puisque j'avais le même âge que mon cousin germain, Roger Lèques. Du coup, d'Argenlieu s'est installé là-haut, à leur place.

Il y a eu des manifestations contre lui. Il a fait procéder à l'arrestation d'un certain nombre de Calédoniens, des responsables politiques locaux. Il les a fait mettre à Walpole, petite île inhabitée à l'est de l'île des Pins. Il a fait rappeler Sautot par De Gaulle, et Sautot est parti. Il l'a mis en état d'arrestation pour lui faire quitter la colonie. Cela a provoqué des troubles dans la ville ; et puis d'Argenlieu a voulu faire une tournée en brousse. Il a été bloqué à La Foa, mis en état d'arrestation et enfermé ; ça s'est tellement envenimé qu'au bout d'un moment, de Gaulle a cédé et d'Argenlieu est parti. Il a été remplacé, mais Sautot n'est revenu qu'après la guerre et il est devenu maire de Nouméa.

## Goyetta

Au moment de la bataille de la mer de Corail qui eut lieu du 4 au 8 mai 1942, on pensait que les Japonais allaient attaquer Nouméa. C'est pour cette raison que mes parents m'ont envoyé dans notre propriété de Goyetta, sur la côte ouest, près de Pouembout. En m'éloignant de Nouméa, ils pensaient me protéger. Or, ce n'est pas Nouméa que les Japonais voulaient détruire, mais la piste de la plaine des Gaïacs, construite par les Américains, non loin de Goyetta ! Quand mes parents ont su ça, je suis redescendu dare-dare à Nouméa.

Enfant, j'aimais beaucoup aller à Goyetta. Quand j'y repense, cette propriété était féérique : j'y ai passé des moments de rêve. Lorsque mes parents et mon oncle Édouard Unger, le frère de ma mère, ont décidé de vendre Goyetta en 1954, ce fut pour moi un déchirement, car j'y étais vraiment attaché. Je ne sais pas si j'aurais pu y vivre à demeure, car je suis un vrai citadin, mais y aller a toujours été pour moi un grand bonheur. Goyetta, qui faisait environ deux mille cinq cents hectares, avait été mis en valeur par mon grand-père Édouard Unger, pour qui j'ai une profonde admiration. Je ne l'ai malheureusement pas connu, mais nous sommes nés tous les deux un 31 août. Il est mort quelques mois avant ma naissance. C'était un homme très actif ; il a souvent eu le premier prix au concours des propriétés. Il avait fait venir de l'herbe d'Australie, le *silver-grass*, pour la planter dans les différents *runs* de la propriété. Il a beaucoup fait pour cette propriété et il a eu des résultats merveilleux avec son élevage de limousines. Pour Goyetta, mes parents achetaient des reproducteurs chez Ballande. On allait les réceptionner à Pouembout et ce n'était pas simple d'acheminer le bétail de

Nouméa à Pouembout. Il fallait faire des haltes. Une halte plus importante que les autres avait lieu à peu près au milieu du trajet. Et c'est pour cela que nous avions envisagé d'acheter une propriété à mi-chemin. Cela nous aurait évité de louer des enclos sur des propriétés pour y mettre le bétail pendant les haltes. Nous voulions acheter l'actuelle propriété Galliot. Mais mon père s'est fait battre de justesse dans les offres d'achat par M. Peyrolles, le père de Nénette. Quand Ouaco a ouvert son usine, on a pu vendre le bétail là-bas et la durée des conduites est passée à deux jours ou deux jours et demi. C'était un grand progrès. Cette société de Ouaco était au départ une société agricole. Elle avait un contrat avec l'armée d'Indochine qu'elle a fournie pendant des années. Et puis elle est devenue une société de transformation : elle avait une usine de boîtes de conserve qui produisait le *bœuf Ouaco*. C'était la seule usine de transformation dans la colonie. Les éleveurs du sud allaient, eux, vendre leurs bêtes à l'abattoir de Nouméa. Je n'ai jamais fait de conduite jusqu'à Ouaco, mais il m'est arrivé d'y être quand les bêtes arrivaient, sous la conduite de mon oncle Édouard. Le père de Jacques Lafleur, me semble-t-il, est devenu actionnaire majoritaire de la société de Ouaco dans les années quarante.

Si notre maison de la Vallée du Tir s'appelle *Villa Goyetta*, c'est parce que mon grand-père l'a voulu ainsi : il avait acheté ici un terrain à M. Despaux, le beau-père de Roger de Rouvray, et il y a fait construire la maison, la villa Goyetta. Mon grand-père l'a fait construire parce qu'il voulait avoir un relais à Nouméa, quand il y descendait pour faire des transports de chevaux ; il mettait alors ses chevaux dans la rue Gambetta, à un endroit où s'est trouvée, longtemps après, la boulangerie Milliard. Il y avait sur la rue, à l'entrée de notre maison, une plaque qui indiquait son nom, *Villa Goyetta* ; et puis un beau jour, pendant la guerre, la plaque a disparu. Mes parents ont toujours pensé que c'était un soldat américain qui l'avait prise pour en faire un souvenir. Aujourd'hui, j'aime à penser qu'elle se trouve sur une maison aux États-Unis.

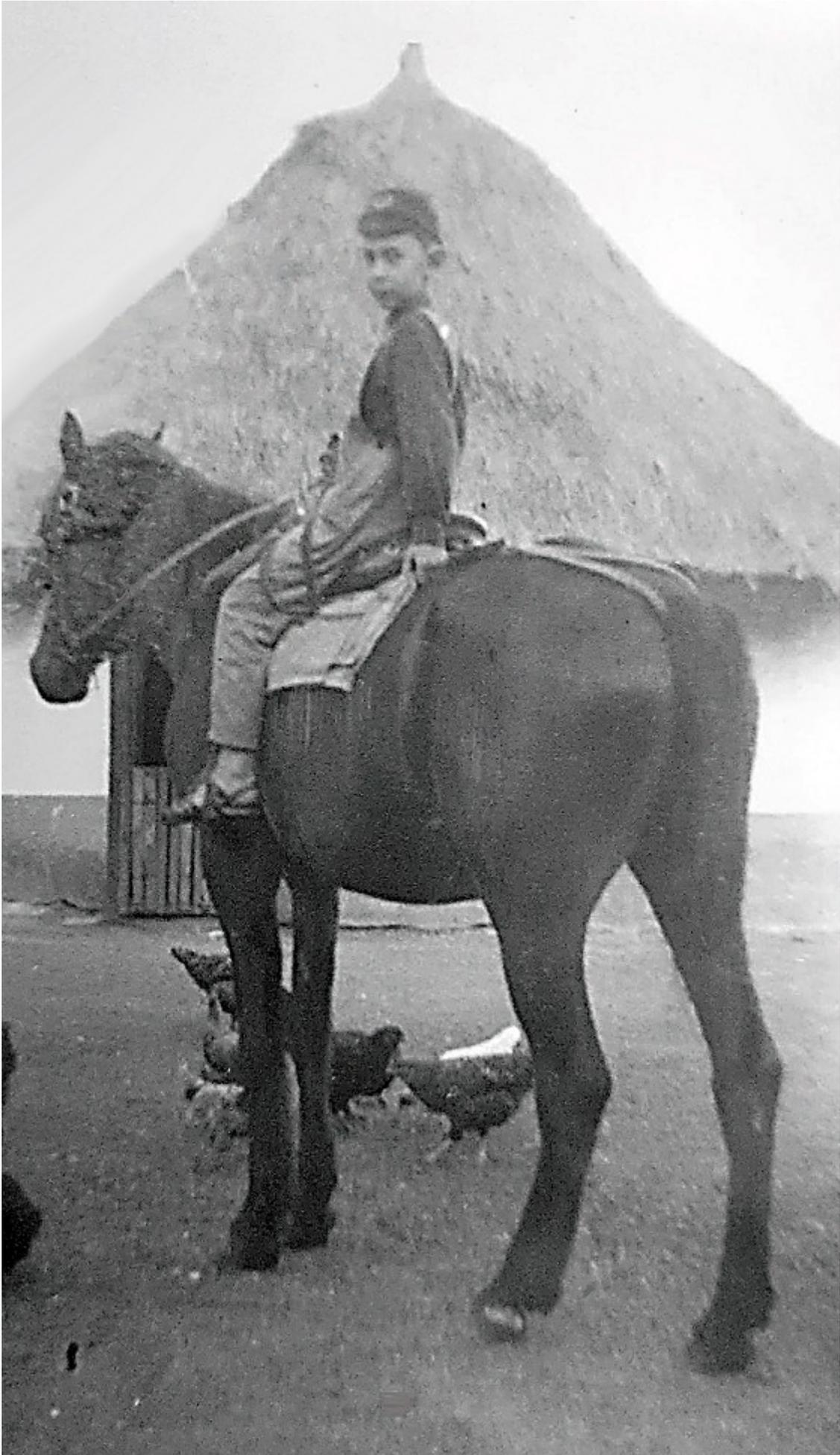
Quand j'étais enfant, il fallait faire tout un périple pour aller à la propriété de Goyetta. On partait de Nouméa le matin avec l'autocar des Messageries Automobiles. On s'arrêtait vers onze heures à Bourail pour déjeuner, et on repartait vers treize heures. On arrivait à l'entrée de la station de Goyetta, qui se trouve à neuf kilomètres de Pouembout vers quatorze heures trente. Là, mon oncle nous attendait, soit avec des chevaux soit, quand on était plus nombreux, avec une charrette à bœufs. On descendait depuis la route principale jusqu'à la maison qui était au bord de la mer. C'était un déplacement compliqué à organiser. Plus tard, quand les routes se sont améliorées, on allait à Goyetta avec la voiture de mes parents. On mettait plus de quatre heures. En général, on partait le matin vers sept heures, et on arrivait là-bas en fin de matinée.

Mon grand-père, lui, quand il allait à Goyetta les premières années, dans les années 1900, était obligé de prendre le bateau, le tour de côte. Plus tard, il y allait en voiture, mais la route s'arrêtait à Poya : il parcourait Poya-Pouembout à cheval. J'aimais beaucoup aller à Goyetta au moment du recensement du bétail, j'aimais assister au marquage du bétail avec les fers chauds. La marque de mon grand-père était YE6 : YE6 pour YES, mais il fallait deux lettres et un chiffre, on a donc mis le 6 à la place du S. Le marquage se faisait juste à côté de la maison.

Après la mort de mon grand-père, Goyetta fut géré par mon oncle Édouard. Pour vendre le bétail, il allait, comme tous les éleveurs du nord, à Ouaco. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Américains ont installé leur base aérienne dans la plaine des Gaïacs, très proche de Goyetta. Je me souviens fort bien que des mesures de sécurité avaient été prises : il y avait un poste de radio sur l'une des collines, derrière la maison. Il était tenu par des militaires français et, le soir, nous allions, mon oncle, mon père et moi, y écouter les nouvelles.

Quand les Américains sont arrivés sur le front de mer qui est en face de la propriété — ce n'est pas une belle plage —, ils ont installé des positions antiaériennes. À ce moment-là, j'ai fréquenté des Américains : ils me prenaient à Goyetta et on allait en Jeep jusqu'aux Gaïacs.

C'est là que mes parents m'ont fait revenir à Nouméa. J'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur, car je me plaisais là-bas, mais j'avais compris que je n'y étais pas en sécurité.



À Goyetta, avec le cheval Vankai.

Après la guerre, certains ont pensé que la base américaine de la plaine des Gaïacs pourrait devenir l'aéroport international de la Nouvelle-Calédonie. Mais Pouembout est beaucoup trop loin de Nouméa.

En 1954, mes parents et mon oncle Édouard Unger, ont vendu Goyetta, car ils étaient devenus trop âgés pour s'en occuper. J'y suis revenu après, assez souvent, en promenade, avec ma femme et mes enfants, et je leur expliquais alors comment c'était dans mon enfance : un endroit idyllique.

Et en novembre 2016, je suis revenu là-bas avec mes fils, grâce à Paul Néaoutyine <sup>10</sup>, à qui j'avais parlé de ce projet depuis les années quatre-vingt-dix. C'était pendant le voyage que nous avons fait ensemble à New York. Je lui avais demandé de m'accompagner à l'ONU pour y présenter l'accord de Nouméa. Au début, Néaoutyine avait refusé au prétexte qu'il n'était pas au gouvernement, qu'il était président de la province Nord. Mais je savais qu'il avait une expérience de l'ONU, pour y être allé pour faire inscrire la Nouvelle-Calédonie sur la liste des pays à décoloniser. Il est donc venu avec moi. Mais ce n'est qu'une fois à la retraite que j'ai reparlé à Néaoutyine de mon grand désir de revenir à Goyetta. Et il a remarquablement organisé notre venue, à mes fils et moi-même. Nous avons même survolé la commune de Pouembout en hélicoptère. J'ai été très ému. Pierre-Henri et Jacques-Olivier ont, eux aussi, été très touchés par la visite organisée par Paul Néaoutyine. Il avait même fait venir des gens de Pouembout que je connais bien. Presque aucun Américain n'est resté ici après la guerre, mais il y a eu quelques bébés « américano-pouemboutais ». Je me souviens bien qu'avant-guerre, Pouembout était très pauvre. Et puis les Américains sont venus, et la prospérité avec.

Lorsque j'étais à Goyetta en vacances, petit, je montais mon cheval Vankaï et c'était un vrai bonheur pour moi. C'était un vieux cheval, mais je l'aimais énormément. On surveillait le bétail dans les différents enclos, cela me passionnait. De là est venu mon amour pour les chevaux. Il est vrai que je viens d'une famille, du côté de ma mère — les Metzger —, qui s'est toujours intéressée aux courses de chevaux. Et, du coup, le cheval m'a toujours intéressé et je suis un passionné des courses hippiques. Les premières courses qui ont eu lieu à Nouméa se déroulaient sur la plage de la Baie des Citrons qui s'appelait à l'époque l'Anse du Styx. Un de mes ancêtres a présidé la société qui organisait ces courses. Je possède d'ailleurs des programmes de cette époque et j'y tiens beaucoup ; ils sont pour moi le témoignage, à la fois d'une passion familiale, et aussi du Nouméa de l'ancien temps. Par la suite, il y a eu premiers hippodromes construits à Dumbéa, puis l'hippodrome de Magenta, là où se trouve aujourd'hui la piste d'aviation. Ce sont les Américains qui ont réquisitionné le terrain pour bâtir cette piste. Et pendant toute la période de la guerre, il n'y a pas eu de courses de chevaux. C'est reparti au lendemain de la guerre, en 1946, car Henri Lafleur a donné un terrain à l'Anse-Vata, là où est l'hippodrome actuel. Mais avant qu'il ne soit construit, les courses se déroulaient sur le champ de courses de La Foa. J'allais là-bas avec mon père pour y assister. Quand j'ai été élu maire, j'ai fait réaménager l'hippodrome de l'Anse-Vata. Je me suis battu pour cela, car Nouméa devait avoir un hippodrome digne de sa réputation : nous sommes le pays du cheval. Certains m'ont reproché d'y avoir mis trop d'argent. Mais je ne regrette rien, je suis heureux et fier de ce magnifique hippodrome où je vais encore parfois assister aux courses. C'est un des plus beaux des Outre-mer.

Je me souviens bien de la première coupe Clarke, en 1946, qui a eu lieu au nouvel hippodrome. Cette année-là, c'est le cheval De Gaulle, de l'écurie de Magenta dont j'étais membre, qui a gagné cette coupe réservée aux chevaux nés et élevés sur le Territoire. L'année d'après, De Gaulle aurait pu gagner si le poteau d'arrivée avait été dix mètres plus loin, mais c'est Pharaon qui l'a devancé. Cette coupe Clarke, elle est vraiment mythique !

J'ai donc grandi dans un milieu où on « parlait chevaux », et j'aimais aller, le matin de bonne heure, avec le vétérinaire, voir les chevaux à l'Anse-Vata. C'est pour cette raison que

<sup>10</sup> Paul Néaoutyine : Né en 1951 ; homme politique canaque indépendantiste, président de la province Nord, signataire de l'accord de Nouméa.

j'aurais aimé être vétérinaire. Le seul vétérinaire calédonien qui existait à l'époque s'appelait Jean Vergès. Il aurait voulu que je prenne sa suite, mais je n'étais pas assez bon en maths, hélas. Cela m'aurait plu.

Mon service militaire terminé, je suis entré à la société organisatrice des courses de chevaux et j'ai été, pendant de très nombreuses années, juge à l'arrivée. À cette époque-là, les moyens pour juger étaient peu sophistiqués. Mon père avait été chronométreur de la Société sportive. Quand Roger Laroque, qui était président de l'hippodrome, s'est retiré, il m'a demandé de prendre sa suite, ce que j'ai fait. Je suis resté jusqu'au moment où la mairie a acquis le terrain. À ce moment-là, j'ai donné ma démission pour ne pas être accusé d'abus de biens sociaux et de conflits d'intérêts. J'ai aussi présidé la société de l'Étrier qui est installée à Rivière-Salée. Je n'ai jamais fait de compétition, mais le milieu hippique m'a toujours passionné et me passionne toujours.

Les chevaux sont véritablement mes animaux préférés, mais j'avoue avoir aussi une prédilection pour les tortues, dont j'ai une petite collection chez moi. Pourquoi les tortues ? Parce qu'elles avancent lentement, mais qu'elles finissent par arriver. En outre, c'était le symbole de Raymond Barre, pour lequel j'ai toujours éprouvé la plus grande admiration.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>